



FONDO
RICARDO COVARRUBIAS

CAPILLA ALFONSIANA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA MARCHE DE LA TRADITION INDO-ASIATIQUE

290
GN 635
.14
J3

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
"ALFONSO REYES"
FONDO RICARDO COVARRUBIAS

FETICHISME — POLYTHÉISME — MONOTHÉISME

(La Genèse de l'Humanité.)

Le monde n'a pas gardé le souvenir de traditions plus anciennes que les traditions indo-asiatiques...

Nulle part on ne rencontre, ni dans les traditions du passé, ni dans les mœurs du présent, la preuve que l'homme ait adoré le bois, la pierre, les légumes, les animaux...

Il n'y a pas une seule contrée du globe, même dans les îles les plus reculées et les plus sauvages de l'Océanie, qui possède des traditions génésiques et diluviennes fétichistes...

En quoi le tronc d'arbre mal équarri du Polynésien représente-t-il moins bien la divinité que le Jupiter de Praxitèle?...

Du jour où l'homme se prosterne devant un morceau de bois ou de pierre, qu'il peut briser à volonté, c'est qu'il est arrivé à cette fiction religieuse de les consacrer à la divinité...

DE LA MARCHE
DE
LA TRADITION INDO-ASIATIQUE

LA THÈSE QUE JE SOUTIENS. — LE CONTE DE NARA-TCHANDRA
EN VINGT-DEUX LANGUES. — LA FABLE DU RADJJOVALA. —
LES IMPRÉCATIONS D'AVANY DANS LA TRAGÉDIE DE CE NOM.
— ENCORE *Christna et le Christ*. — LA CRITIQUE OFFICIELLE.
RÉPONSE A M. FOUCAUX, PROFESSEUR DE SANSKRIT AU COL-
LÈGE DE FRANCE.

Toutes mes études sur les civilisations primitives
de l'Inde tendent à prouver :

1° Qu'il y a un ensemble de traditions, commun
à tous les peuples de l'antiquité, qui ne vécurent pas
plus en dehors les uns des autres que les peuples
modernes, sur le terrain des sciences philosophiques
et religieuses.

2° Que le foyer de ces traditions fut l'Inde an-
cienne.

3° Que les Aryens, les Touraniens, les Sémites,

inventés par des spécialistes, pour se donner le mérite de découvrir, d'exhumer des civilisations différentes, ne sont que des rameaux du même arbre, *branche indo-asiatique*.

4^o Que les civilisations occidentales, forment la *branche indo-européenne*.

5^o Et celles du sud-est, la *branche indo-océanienne*.

Douze années de voyages, de courses aventurées, d'études autour du monde, m'ont permis de constater : que tous les hommes de la race blanche; et l'on sait que je n'admets que deux races sans distinction de couleur (les cheveux plats — et les cheveux crépus) ont partout les mêmes traditions génésiques et diluviennes, les mêmes chants héroïques, les mêmes constitutions civiles et religieuses, les mêmes préjugés, les mêmes mœurs, les mêmes coutumes. C'est par l'étude parallèle de toutes ces civilisations, dans le passé comme dans le présent, qu'on arrive à substituer *l'unité de l'intellect humain à l'orgueil individuel, et aux prétentions systématiques des castes scientifiques*.

Il n'y a pas un fait, pas une croyance, pas une découverte, qui soient indépendants de la tradition commune, et les gens qui, pour se singulariser, et faire une place à part à leurs systèmes, rencontrent à chaque pas des conceptions qu'ils prétendent *ne rien*

devoir à celles qui les ont précédées, oublient l'histoire et les lois d'évolution de l'esprit humain. Que m'importent, un homme, un clan, une tribu, une peuplade... ce que je veux dégager, c'est l'œuvre de l'humanité.

A côté de tous les faits importants, qui viennent, en religion, en législation, en philosophie, en littérature, en sciences exactes, prouver la valeur de la thèse que je soutiens, il en est des milliers d'autres d'un ordre plus vulgaire, qui la démontrent avec non moins d'autorité. Que l'on s'adresse aux grands monuments historiques, littéraires et religieux, ou qu'on recueille les souvenirs populaires, le résultat est le même; tout accuse une unité d'origine, et une communauté de traditions incontestables. Je choisis dans ce dernier ordre d'idée un des faits les plus curieux de tradition populaire. Il y a dans le Pantcha-Tantra ¹, ouvrage sanscrit de la plus haute antiquité, un conte que l'émigration indoue a porté aux quatre coins du globe, et que l'on retrouve aujourd'hui dans la légende de vingt-deux peuples, et écrit dans vingt-deux langages différents. Voici ce conte :

1. On n'a pu encore donner une édition définitive de cet ouvrage; chaque province de l'Inde a son manuscrit, et il en est qui comptent plusieurs milliers de fables, alors que d'autres en ont deux ou trois cents à peine.

LE SOUDRA ET LE RAJAH.

« Le grand roi Rama-Tchandra régnait à Golconde, et par ses conquêtes et la sagesse de son administration, il avait à ce point augmenté ses richesses, qu'il fut obligé de faire bâtir un lieu spécial pour les y enfermer, et les mettre à l'abri des convoitises de sa famille et de ses courtisans ¹.

* * *

« Or, le soudra qui construisit la salle destinée à recevoir le trésor du rajah, établit sur un pivot de fer une des pierres de la muraille, avec tant d'adresse, qu'en la poussant du dehors elle tournait sur elle-même dans l'intérieur comme une porte, et donnait accès dans le lieu du trésor.

* * *

« De l'intérieur au contraire, toute la puissance des boutams, — génies malfaisants — ne serait pas parvenue à l'ébranler, dans la muraille où elle était scellée. Tant qu'il vécut, le soudra vint de temps en temps puiser dans le trésor du roi, mais pour ses besoins seulement, et avec tant de modération, que Rama-Tchandra ne s'aperçut jamais de rien.

¹. Le conte indou se compose de stances ou slokas de quatre vers, je lui laisse sa forme.

* * *

« Quand le soudra, devenu vieux, vit que le temps approchait où il allait se rendre au pays des ancêtres, il fit venir ses deux fils et leur dit : En construisant la salle du trésor du rajah, j'ai ménagé une pierre sur un pivot de fer, de telle façon qu'en la poussant de l'extérieur, on voit aussitôt un passage s'ouvrir pour pénétrer dans le trésor du rajah.

* * *

« Voici à quels signes vous la reconnaîtrez. Si vous savez vous contenter de peu, ne prenant que ce dont vous aurez besoin, ainsi que je l'ai fait moi-même jusqu'à présent, les trésors du rajah s'augmentent tellement chaque jour, qu'il sera impossible de s'apercevoir de ce que vous aurez enlevé.

* * *

« A quelque temps de là, le corps du vieux soudra fut porté au bûcher, et ses deux fils ne profitèrent d'abord du secret qu'il leur avait laissé, que suivant leurs besoins, mais peu à peu, jaloux de posséder de belles armes, des éléphants de chasse, de riches tapis, ils oublièrent les sages recommandations de leur père.

* * *

« Et ils firent de si fréquentes visites au trésor,

chaque fois se faisant aider par des bœufs, pour emporter le produit de leurs larcins, que Rama-Tchandra finit par s'apercevoir que ses pierres précieuses et son or allaient en diminuant de jour en jour.

* * *

« Le rajah s'en étant ouvert en grand secret à son ritwidj, — chapelain — ce dernier lui dit : Grand roi, n'ébruitez rien pour ne point donner l'éveil au voleur, mais faites plutôt sceller des pièges à des barres de fer, en les dissimulant au milieu de vos trésors.

* * *

« Ayant entendu les paroles de la sagesse, le rajah fit ce qui lui avait été conseillé et attendit. La nuit suivante, les deux frères vinrent, comme d'habitude, pour puiser dans les coffres. Or ils avaient coutume de se partager ainsi la besogne : pendant que le plus jeune s'introduisait dans la salle, le second restait au dehors, et emplissait des sacs avec ce que lui passait son frère.

* * *

« Ils agissaient encore ainsi, parce que si la pierre s'était refermée par hasard ou tout autre cause, pendant que tous deux étaient occupés dans l'intérieur, il leur aurait été impossible de l'ouvrir. A peine le

plus jeune des deux frères était-il entré dans la salle, qu'il se prit à un piège et appela l'aîné à son secours. Après avoir fait de vains efforts pour le dégager, ce dernier comprit que la perte de son frère entraînait la sienne.

* * *

« Et afin d'éviter d'être surpris lui-même, il lui coupa la tête, pour qu'on ne pût le reconnaître, et se sauva. Quand il fut rentré dans sa demeure, il raconta à sa mère ce qui leur était arrivé. En apprenant la mort de son dernier-né, elle se mit à se lamenter et à déchirer ses vêtements, jurant que si le corps ne lui était pas rendu afin qu'elle pût lui procurer une sépulture honorable, elle irait dénoncer au rajah le meurtrier et le voleur de ses trésors.

* * *

« Femme, taisez-vous, lui répondit son fils, ne voyez-vous pas qu'avec vos cris vous allez attirer sur nous les regards de nos voisins, et qu'ils diront en entendant les lamentations de la mort : Ces gens-ci pourraient bien être ceux que cherche le rajah. J'irai délivrer mon frère, et nous lui préparerons un bûcher convenable.

* * *

« Mais dès la pointe du jour, le rajah étant entré dans son agrarha, trouva pris au piège un

reçut pendant plusieurs jours les communications de tous ceux qui brûlaient de la posséder.

* * *

« Le soudra ne manqua pas de se présenter, et de conter à la princesse, qu'il connaissait l'homme qui avait dérobé les trésors de son père, coupé la tête à son frère, joué les gardes, et pris le bijou des ancêtres; et comme Rahamy lui demandait le nom de l'audacieux : C'est moi, lui répondit-il !... La princesse le saisit par la main, en appelant les gardes, mais lui de s'enfuir aussitôt en lui laissant la main d'un cadavre.

* * *

« Bien lui en avait pris, car le rajah n'ayant pas prononcé le serment consacré lorsqu'il avait promis la main de sa fille, même au voleur, ce dernier aurait sûrement payé de sa vie sa trop grande confiance. Mais tous ces événements ne firent qu'exciter au dernier point la curiosité du rajah, et cette fois, en promettant la main de sa fille, il prononça la parole terrible.

* * *

« De tous côtés, les hérauts se répandirent pour proclamer l'ordre du rajah qui se terminait ainsi : « Qu'à perpétuité les cérémonies funéraires soient refusées à ma dépouille mortelle. Qu'à chaque trans-

migration mon âme renaisse dans le corps des animaux impurs qui se nourrissent de cadavres, si je n'exécute pas la parole donnée ! »

* * *

« Cette fois le soudra se présenta librement, et raconta au rajah, comment il s'y était pris pour accomplir tous les actes qui l'avaient si fort étonné, et pour échapper à toutes les recherches... Grand roi, ajouta-t-il, si tu n'avais pas prononcé le serment consacré, jamais je ne me serais présenté devant toi, et il n'est pas de ruse au monde qui aurait pu me surprendre.

* * *

« Tu te trompes, soudra, répondit Rama-Tchandra, et je t'en donnerai bientôt la preuve. Ayant fait immédiatement célébrer le mariage de l'habile voleur avec la belle Rahamy, dès que l'échange de l'eau et du cousa eut été accompli, il s'écria : Gardes, emparez-vous de cet homme ! et ceux-ci ayant obéi chargèrent ses membres de chaînes.

* * *

« J'ai juré, dit alors le Rama-Tchandra, de t'unir à ma fille Rahamy, et je viens de tenir ma parole, mais je n'ai pas promis de ne point te châtier de tous tes crimes, tu vois que le rajah est plus fort que le soudra.

* * *

« Nullement, répondit ce dernier sans se déconcerter, le mariage n'est accompli, a dit le divin Manou, que par la conduite de la femme dans la maison de son mari, donc il faut que ces chaînes tombent, et je dois rester libre jusqu'à ce que cette cérémonie, qui ne peut avoir lieu que dans trois jours, soit terminée. Si tu ne prononces pas le serment terrible de me traiter comme ton fils, je vais mettre ce temps à profit pour m'enfuir avec mes trésors. »

* * *

Un murmure flatteur circula dans la foule : chacun admira la présence d'esprit du soudra, et le rajah, après avoir prononcé le serment prescrit, dit à tous les assistants : — Cet homme-là est vraiment le plus habile de tous les Indous !

Il faudrait près d'un volume pour donner tous les récits issus de cette légende. Voici à titre de comparaison la version qu'Hérodote a découverte chez les Égyptiens, je me contenterai de signaler les autres.

LE VOLEUR ET LE ROI RHAMPSINITE.

« A Protée succéda Rhampsinite. Les prêtres de Memphis racontent que ce roi posséda en or et en

argent de si grandes richesses, que nul de ses successeurs ne put les égaler ni même les approcher. Voulant les accumuler dans son trésor, en toute sécurité : il fit faire une salle en pierres, dont l'un des murs était en même temps le mur extérieur du palais.

« Celui qui la construisit s'avisa d'une ruse : il disposa dans ce mur une pierre de telle sorte, qu'elle pût facilement être enlevée par plusieurs hommes ou par un seul. Le roi y réunit tous ses trésors.

« Au bout d'un certain temps, l'architecte sentant sa fin prochaine, fit venir ses deux fils, et leur raconta ce que, pour les faire vivre à leur aise, il avait machiné, en construisant le trésor royal. Il leur expliqua clairement comment on pouvait enlever la pierre ; il leur donna les mesures, grâce auxquelles ils pourraient la trouver au milieu des autres, et leur dit que s'ils observaient bien ce qu'il leur disait, ce seraient eux les vrais trésoriers du roi. Il mourut et ses fils n'attendirent pas longtemps pour se mettre à l'œuvre : ils allèrent de nuit au palais, ils reconnurent dans la construction la pierre mobile, et l'ayant aisément déplacée, ils emportèrent de grandes richesses.

« Un jour le roi entra dans la salle, et fut bien surpris à la vue des coffres vides ; comme les portes étaient bien fermées, que les sceaux dont il les avait

munies étaient demeurés intacts, il ne savait à qui s'en prendre.

« Il revint deux et trois fois, et trouvant toujours son trésor amoindri, car les voleurs ne cessaient pas de le mettre à sac, voici ce qu'il imagina. Il fit faire des pièges et les plaça tout autour des coffres. Les voleurs arrivèrent comme d'habitude; l'un d'eux entra et fut soudain saisi par le piège. Il appelle son frère et le supplie de lui couper la tête, afin qu'il ne soit pas reconnu, et qu'il n'entraîne pas son complice dans sa perte.

« L'autre trouve qu'il a raison, cède à ses instances, lui coupe la tête, replace la pierre, et s'en va avec la tête de son frère.

« Le jour venu, le roi ouvrit la salle, et fut frappé de stupeur en voyant pris au piège, un corps sans tête, et en ne trouvant d'ailleurs à la salle aucun dommage, ni aucun moyen d'entrer ou de sortir. Il imagine de faire pendre le corps décapité le long du mur, et y place des gardes, avec ordre d'arrêter et de lui amener celui qu'ils verraient pleurer, ou donner des signes de pitié.

« La mère du voleur enjoint à celui de ses fils survivant, d'arriver comme il le pourrait à détacher et à ensevelir le corps de son frère, sous peine de se voir dénoncer par elle. Le voleur eut recours au stratagème suivant : il harnacha des ânes, remplit

des outres de vin, les leur mit sur le dos, et les chassa devant lui.

« Arrivé auprès des gardes, il délie légèrement deux ou trois outres, le vin coule; il se lamente, les gardes accourent, et finissent par se laisser enivrer. Les gardes alors s'endorment, le voleur détache, à la faveur de ce sommeil et de la nuit tombante, le corps de son frère, et s'en retourne chez lui.

« Le roi voulant à toute force connaître le voleur, auteur de toutes ces ruses, voici ce qu'il fit, *du moins on le dit, mais je ne puis le croire, ajoute Hérodote.*

« Il envoya sa propre fille dans un lieu de débauche, en lui ordonnant de recevoir tous ceux qui s'approcheraient d'elle; elle devait, auparavant, obliger chacun d'eux à lui raconter ce qu'il avait fait dans sa vie de plus subtil et de plus mal. Le voleur pénètre le motif de cette embûche; il va trouver la fille du roi, et au moment où il confesse qu'il a volé le trésor royal, coupé la tête de son frère, enivré les gardes, et emporté le cadavre, la princesse suivant l'ordre qu'elle avait reçu, le saisit fortement et le retint par le bras. A ces cris on accourt, mais on s'aperçoit que l'habile scélérat n'a laissé aux mains de la princesse que le bras d'un cadavre.

« Le roi émerveillé de la hardiesse de cet homme, fit proclamer par toutes les villes du royaume, que, s'il se présentait à sa vue, il lui ferait grâce, et lui

donnerait de grands présents. Le voleur se présenta immédiatement, et en outre de toutes les promesses que le roi exécuta fidèlement, il obtint la main de la princesse.

« Rhampsinite lui exprima son admiration comme à celui de tous les hommes qui en savait le plus long; car, dit-il, les Égyptiens sont plus forts que les autres hommes, et lui est plus fort que les Égyptiens. »

A part quelques légères différences entre les deux récits, différences qui tiennent à la haute supériorité morale de l'Inde (jamais un rajah indou n'aurait envoyé sa fille dans un lieu de débauche), il est incontestable que la version d'Hérodote est issue du sanscrit.

Eh bien cette légende se retrouve :

Dans Pausanias, sous le nom de Trophonios et Agamedès.

Dans l'historien Charax de Pergame.

Dans le livre de Sindbad le marin, recueil de récits imités du sanscrit, qui nous sont parvenus au moyen âge, sans que l'on puisse bien s'expliquer comment. Il est possible que le récit indou, ayant donné lieu à des versions égyptiennes, syriaques, et peut-être hébraïques, la tradition se soit continuée par des conteurs, et ait peu à peu donné lieu aux

deux versions différentes, mais construites sur le même fond, du *Dolopathos*, et du roman des sept sages de Sindbad.

Le Florentin Ser-Giovani nous a donné, en 1378, dans le *Pecorone*, un récit des plus fidèles de la vieille tradition asiatique.

A la même époque : un Hollandais anonyme, publiait une version du même récit intitulé : *le Voleur de Bruges*.

En Allemagne, *trois contes* célèbrent l'adresse du voleur imprenable.

Le Danemark possède aussi sa légende depuis le xiv^e siècle, il la doit au vieux maître d'école Klaus du Jutland.

Les contes populaires des Highlands d'Écosse, publiés par M. Campbell, contiennent une des versions les plus complètes de la vieille conception brahmanique.

La légende de Senjka, en Russie, n'est autre que l'histoire de l'adroit voleur.

Il existe en outre, deux versions asiatiques recueillies dans le Kandjour thibétain, et le grand recueil de Somadeva.

Deux autres, recueillies dans le sud de la Sibérie, sont simplement orales.

Enfin, l'Océanie nous offre deux de ces légendes. Une recueillie dans les îles de la Sonde.

L'autre dans l'archipel polynésien.

De pareils exemples nous montrent mieux que tous les raisonnements, quelle est la force et la ténacité de la tradition. La fable nous fournit des arguments plus frappants encore. Ainsi, il est une vérité qui n'a plus besoin d'être démontrée en sciences indianistes, c'est qu'Ésope, Phèdre, Babrius, et à leur suite tous les fabulistes modernes, n'ont fait qu'imiter les petits drames du Pantcha-Tantra, dont le brahmé Vischnou-Sarma, assez improprement appelé en Europe Pilpaï, passe pour être l'auteur ou mieux *le collecteur*.

Bien qu'il soit superflu d'appuyer sur une question qui n'est même plus contestée aujourd'hui, qu'on me permette de donner une des plus courtes fables, de cet antique et curieux recueil.

RADJOUVALA KABIRAÇA.

*Le Radjouvala femelle et le cultivateur*¹.

Une aigrette avait fait son nid, dans l'herbe verte d'une terre à nelly², et quand ses petits vinrent à éclore, ils trouvèrent là une abondante pâture.

Or, un jour, qu'ils étaient déjà suffisamment pourvus de plumes, la mère les

1. Radjouvala, aigrette.

2. Rizière.

avait laissés seuls au gîte. Sur le soir, ils entendirent un ouvrier des champs qui disait : Voilà que ce nelly commence à être mûr, je vais prévenir le maître, afin qu'on vienne faire la moisson demain au point du jour.

Les petits, effrayés, rapportèrent ces paroles à leur mère, qui leur répondit :

— Restez sans crainte dans votre nid, ce n'est que l'esclave qui a parlé.

Le jour même, le maître vient visiter le champ et il dit tout haut : Mon serviteur avait raison, ce nelly est prêt à couper, je vais de ce pas prévenir les gens de ma caste, pour qu'avec leur aide je puisse terminer ce travail en un jour.

Au rapport de ceci, l'aigrette calma de nouveau ses petits. Continuez à reposer en paix dans votre asile, leur dit-elle, vous ne risquez rien encore.

Le lendemain, personne parmi les gens de sa caste ne s'étant dérangé pour venir l'assister, le maître annonça qu'il allait avoir recours à ses parents.

— Ce n'est pas davantage le mo-

ment de s'émouvoir, dit l'aigrette à sa nichée.

— Allez prévenir mes amis, dit alors le maître à son serviteur, tous ceux à qui j'ai rendu même service, ou à qui je suis venu en aide, en des temps de détresse.

Mais ce propos, n'inquiéta pas plus l'aigrette que ceux des jours précédents.

Au lever du soleil le maître était seul au champ avec son serviteur, ses amis ne s'étaient pas rendus à son appel.

— Bon, dit-il : qu'on engage avec un salaire raisonnable, tous les faucheurs et tous les botteleurs que l'on pourra trouver, et que sans plus tarder nous moissonnions mon champ.

En entendant ces paroles, l'aigrette fit lever ses petits. Allons, dit-elle, sauvons-nous vite, car nous ne sommes plus en sûreté ici.

« Ceci vous montre, ô hommes, qu'il ne faut vous reposer, ni sur les gens de votre caste, ni sur vos parents, ni sur vos amis, ni sur ceux à qui vous

avez rendu service, du soin de moissonner votre champ, et de soutenir vos intérêts, mais bien sur vous seuls. »

De Vischnou-Sarma, par la tradition égyptienne, et Ésope, cette fable fut transmise à Babrius, qui la traduisit de la manière suivante.

L'ALOUETTE ET SES PETITS.

Une alouette avait sa nichée dans un champ de blé vert; ses petits, bien repus de grains, étaient déjà drus et huppés.

Le maître vint visiter ses blés, et voyant qu'ils étaient mûrs : « Il est temps, dit-il, que je rassemble mes amis pour faire la moisson. »

Un des petits de l'alouette l'entendit et le redit à sa mère, la priant de leur trouver un autre gîte.

L'alouette répondit :

— Rien ne nous presse encore de fuir, celui qui compte sur ses amis a tort de se hâter trop.

L'homme revint, et voyant que le soleil faisait déjà couler ses épis, il dit

qu'il allait dès le lendemain payer des moissonneurs et des lieurs de gerbes.

L'alouette alors :

— « C'est ce coup, mes enfants, qu'il faut déloger, puisque le maître ne se fie plus qu'à lui, et non à ses amis. »

On sait, comment notre La Fontaine a jeté sur cette trame, les charmes incomparables de son style, en ajoutant simplement un anneau de plus à la chaîne de la tradition antique.

Si du conte et de la fable, nous passons à la tragédie qui a été longtemps regardée comme une conception grecque, nous voyons l'influence de cette tradition s'accuser avec la même puissance, à ce point que les sujets traités par Euripide et Sophocle, comme appartenant à l'histoire fabuleuse et héroïque de la Grèce, ne sont que des imitations des vieilles tragédies asiatiques.

L'antiquité de la Grèce, c'est dans toutes les branches la conception indoue.

De même que pour nous jusqu'au siècle dernier, l'antiquité se circonscrivait dans la conception grecque.

Aujourd'hui, passant par-dessus l'Hellade, nous allons jusqu'aux rives du Gange, fouiller dans le berceau de nos ancêtres, et de jour en jour se fait la

preuve scientifique, que les poètes, les écrivains, les sculpteurs, les architectes, les philosophes, les savants de la Grèce *ont ni plus ni moins que nous copié d'après l'antique.*

Ont-ils simplement copié?

Non, en imitant, ils ont donné à leurs œuvres ce cachet spécial du génie qui s'assimile.

Et de même que Corneille et Racine ont su rester grands en s'inspirant de Sophocle et d'Euripide, de même ces grands tragiques grecs n'en sont pas moins des hommes de leur époque, et des génies que l'humanité respecte, quoique ayant imité les poètes d'Avany et de Saranga.

C'est ainsi que l'humanité rentre dans ses droits, que tout devient le patrimoine commun, que tout suit des lois logiques de fécondation, de gestation et de développement, et que l'on arrive à prouver que la *science* et l'*art*, se sont formés lentement avec la tradition universelle.

Pour ne prendre qu'un seul exemple dans la tragédie : quel beau sujet que celui d'Avany, l'ancêtre de la Phèdre grecque !

Avany est la seconde femme du rajah d'Aodya, elle n'a été choisie même qu'avec l'agrément de la première femme, — la reine, — qui pouvait s'y refuser d'après la loi indoue, laquelle ne tolère la polygamie que sous cette condition.